Observations sur les livres de l'Atelier de la Sorbonne (1470-1473)

La mise en page

Deux ans à peine après la mort de Gutenberg, soit quinze ans après la parution de la B42 (la Bible à 42 lignes), sort de presse le premier livre imprimé en France. Il s'agit des *Lettres* de Gasparin de Bergame, publiées, en latin bien sûr, à Paris dans l'Atelier de la Sorbonne. Cet incunable sera suivi d'une trentaine d'autres entre 1470 et 1473, tous au même format, et tous avec un caractère non pas gothique comme la B42 mais humanistique. Si, selon le spécialiste de bibliologie Henri-Jean Martin, l'apparition de l'imprimerie ne suscita guère de passions en France durant le xve et le xve siècle, ces ouvrages ont attiré l'attention des historiens du livre. Notamment Claudin dès la fin du xixe siècle, et plus récemment Jeanne Veyrin-Forrer et Henri-Jean Martin donc qui eurent le privilège

de pouvoir consulter ces incunables fort rares (il n'en reste en général que quelques exemplaires, voire un seul, de chaque dans le monde). Mais depuis une quinzaine d'années, beaucoup de ces livres précieux sont accessibles au grand public grâce aux services de numérisation; comme en France celui de la BNF, Gallica. Certes, une image numérisée ne remplace pas le contact concret avec le papier, les encres, etc. Mais ces numérisations offrent quand même des possibilités d'observations, voire de découvertes, réservées jusque-là à quelques initiés qui n'avaient pas le temps de tout regarder en détail comme on peut le faire aujourd'hui. Voici donc quelques observations qui n'ont été possibles que grâce aux images numérisées de Gallica que l'on ne remerciera jamais assez...

L'Atelier de la Sorbonne

Rappelons rapidement les points importants de cette histoire.

- Dès 1460, Fust et Schoeffer vendent leurs bibles imprimées rue Saint-Jacques à Paris.
- Jean (Heynlein) de La Pierre, ancien recteur de l'Université de Paris, amateur de livres et soucieux de la validité des copies pour étudiants, monte un projet d'imprimerie qu'approuve Guillaume Fichet, professeur de belles lettres et de rhétorique à la Sorbonne.
- Ils font alors appel à Michel Friburger (de Colmar), Ulrich Gering (de Constance) et Martin Krantz (de Stein, près de Bâle, comme Jean de La Pierre qui en tira son nom). Tous trois originaires de l'Empire romain germanique, comme Gutenberg.
- L'imprimerie démarre ainsi début 1470, ex nihilo: tout était à faire (fabriquer une presse, les caractères et tout le matériel connexe, etc.)!
- Leur premier ouvrage parait durant l'été 1470 : les *Epistolæ* de Gasparino Barzizza (*Lettres de Gasparin de Bergame*), suivi de peu par une *Orthographia* du même Gasparin.
- Deux douzaines de livres sortent ensuite de ces presses.
- En 1473, les presses ne pouvant plus rester à la Sorbonne vont s'installer rue Saint-Jacques et deviennent l'atelier, privé, du Soleil d'Or.

Les Lettres de Gasparin

Le premier ouvrage est donc imprimé en 1470. Il s'agit des *Epistolae* de l'humaniste italien Gasparin Barzizza (mort en 1431). C'est un recueil de lettres latines, destinées à l'enseignement par l'exemple de la stylistique, pour les étudiants parisiens et dont le choix confirme déjà la vocation universitaire de cette maison d'édition. La date n'est pas indiquée, mais elle a été facilement fixée à l'été 1470. En revanche, les noms des imprimeurs sont clairement cités à la fin de l'ouvrage (**Fig. 1**).

Quelques mesures

C'est un in-quarto de 19,5 cm \times 13.5 cm, nettement plus petit que la B42 (la *Bible* à 42 lignes de Gutenberg, dont les pages sont à peu près

Musarum nutrix, regia parisius;

(Hinc prope diuinam, tu qua germania nouit

Artem scribendi: suscipe promerita;

(Primos ecce libros: quos bac industria finxit

Francorum in terriseadibus atea tuis;

(Michael Vaalricus, Martinuse magistri

Hos impresserunt ac facient alios;

Fig. 1 · Colophon des *Gasparini Pergamensis Epistolae*, 1470 (voir traduction française en fig. 1 bis). © Bibliothèque nationale de France.

De même que le soleil répand partout la lumière, ainsi Paris, capitale du royaume, nourricière des Muses, tu verses la science sur le monde.

Reçois donc en récompense cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne.

Voici les premiers livres produits par cette industrie sur la terre de France et dans tes propres édifices.

Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés, et ils t'en feront encore d'autres.

Fig. 1 bis · Traduction française (par Claudin) du colophon des *Epistolæ*, composée ici avec la fonte Subiaco, revival (dessiné avec Metafont par Claudio Vincoletto de CAST) du caractère de Pannartz et Sweynheym (1465) que l'atelier de la Sorbonne a pu prendre pour modèle.

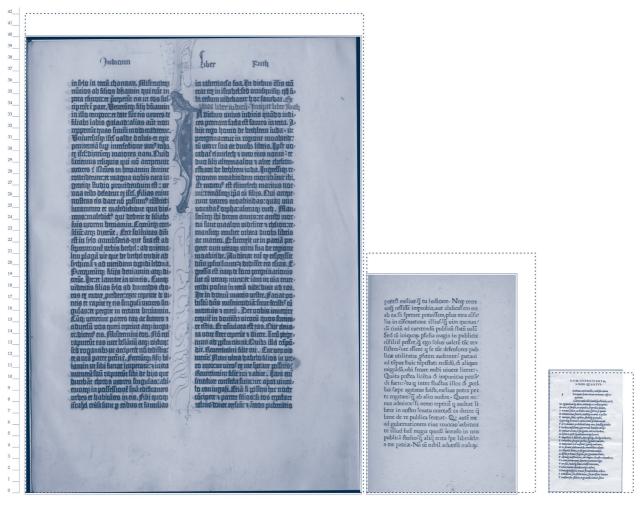


Fig. 2 · Format comparé de trois incunables (ici à la même échelle). De gauche à droite : in-folio (Bible à 42 lignes de Gutenberg, 1455), in-quarto (Gasparini Epistolæ, 1470) et in-octavo (Virgile d'Alde Manuce, 1501). En pointillé : formats de bureautique A3, A5 et A7. © Bibliothèque nationale de France.

quatre fois plus grandes en surface, en gros 42 cm × 30 cm (voir ci-après) mais plus grand (quatre fois plus en surface) que les in-octavo en usage dès la fin du siècle en Italie (Fig. 2). Ce livre est formé de 11 cahiers de 10 feuillets et un de 8 (le dernier), soit de 118 feuillets en tout. Les autres ouvrages de cet atelier auront à peu près les mêmes dimensions mais certains avec d'avantage de feuillets.

10

Les pages des *Epistolæ* sont composées en une seule colonne. De même pour tous les autres ouvrages sortis de l'Atelier de la Sorbonne. Alors que la B42 avait deux colonnes de texte par page.

Il y a 22 lignes par page, chacune contenant environ 36-38 signes dans une justification de 8 cm.

Le caractère utilisé est appelé R115 (on reparlera de son origine et du jeu de caractères dans un autre article). Tous les ouvrages de la Sorbonne sont composés avec ce même caractère, et toujours en corps 16 (un Gros-texte). C'est, pour un livre de ce format, un corps plutôt gros : Claudin dit que c'est Jean de La Pierre, du fait de sa mauvaise vue, qui a choisi un caractère rond (plus lisible que les barres des gothiques) et de gros corps. La B42 utilisait un corps plus gros (un corps 20, un Petit-parangon) ce qui donnait aussi environ 36 caractères par ligne dans chaque colonne.

On voit donc que ces *Epistolæ* n'ont rien à voir avec la B42... Pas le même format, pas le même nombre de colonnes, pas le même caractère. Mais il y a pourtant une ressemblance

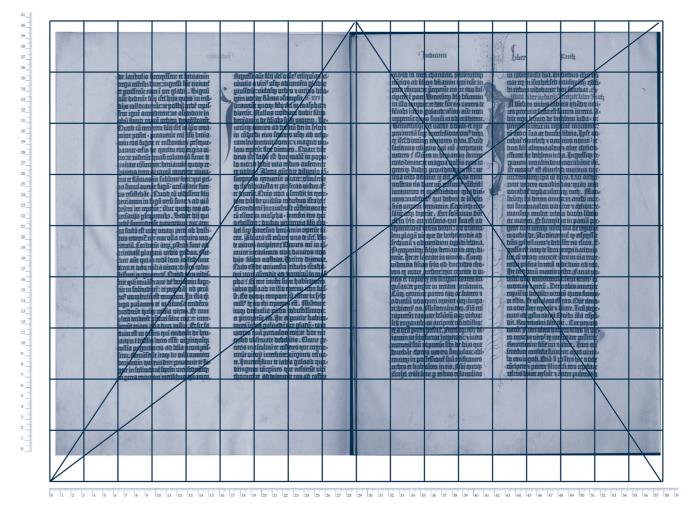


Fig. 3 · Modèle de Rosaviro appliqué à la B42. Grille de 2 × 9 colonnes sur 9 lignes ; avec diagonales de Villard de Honnecourt (en grisé : double-page de la B42). © Bibliothèque nationale de France.

importante... les deux ouvrages utilisent les mêmes tracés régulateurs de Rosaviro, c'est-à-dire les mêmes rapports entre le rectangle d'empagement (la partie imprimée) et le papier, et les mêmes blancs tournants (la taille respective des marges).

La B42 et le modèle de Rosaviro

Beaucoup d'études ont été faites sur la mise en page de la *Bible*, des manuscrits médiévaux qui lui ont servi de modèle et des incunables qui ont pu suivre. À commencer par celles du chevalier Villard de Honnecourt, architecte français du XIII^e siècle. Mais c'est vers 1950 qu'un Argentin, Raùl Rosaviro, a proposé un modèle à la fois simple et efficace. Le principe est de diviser

la feuille de papier (d'une simple page, qui a le rapport hauteur/largeur de 3/2) en 9 colonnes et 9 lignes. Le rectangle d'empagement doit alors occuper 6 colonnes et 6 lignes (Fig. 3), ce qui laisse aux marges les rapports suivants:

- petit fond (pour une belle page, impaire) : la marge de gauche, côté reliure) : 2,
- blanc de tête (marge du haut): 3,
- grand fond (marge de droite): 4 (soit 2 × 2),
- blanc de pied (marge du bas): 6 (soit 2 × 3).

Ce modèle permet de retrouver les diagonales du chevalier Villard de Honnecourt. Tschichold a montré que l'on retrouvait le nombre d'or (Rosaviro montrait l'existence d'un point d'or) et on parle parfois de « modèle secret de Tschichold » pour ce modèle de Rosaviro! Il n'est pas immédiat de vérifier ce modèle sur les exemplaires de la B42. En effet, on n'a guère accès à ces images que par Internet, parfois sans règles millimétrées associées aux images, la reliure cache une partie des blancs de couture (la partie pliée des feuillets) et, surtout, ces incunables ont été reliés aux cours des siècles derniers et les pages ont sûrement été massicotées (ou plutôt rognées avec un fût à rogner, manche où l'on insérait une lame de couteau; la machine actuelle, dite massicot, remonte seulement à Guillaume Massiquot qui a vécu de 1797 à 1870). D'ailleurs, les mesures faites sur plusieurs exemplaires montrent des formats actuels différents d'une Bible à l'autre ; ainsi celle de la BNF est plus courte d'un bon centimètre sur chacun des trois côtés que celle de Keio au Japon.

Une bonne façon de faire est de partir du rectangle d'empagement, de le diviser horizontalement et verticalement en 6 et de prolonger cette grille jusqu'aux marges du papier, voire un peu plus loin si le papier a été trop massicoté... (Fig. 3).

Les *Lettres de Gasparin* suivent le modèle de Rosaviro

Si maintenant on prend une double-page des *Epistolæ* (la BNF nous en a fourni une image numérisée avec une règle millimétrique, ce qui nous permet de travailler avec rigueur), et si on y applique une grille de façon à ce que le rectangle d'empagement occupe six lignes et six colonnes, on obtient le schéma suivant (Fig. 4).

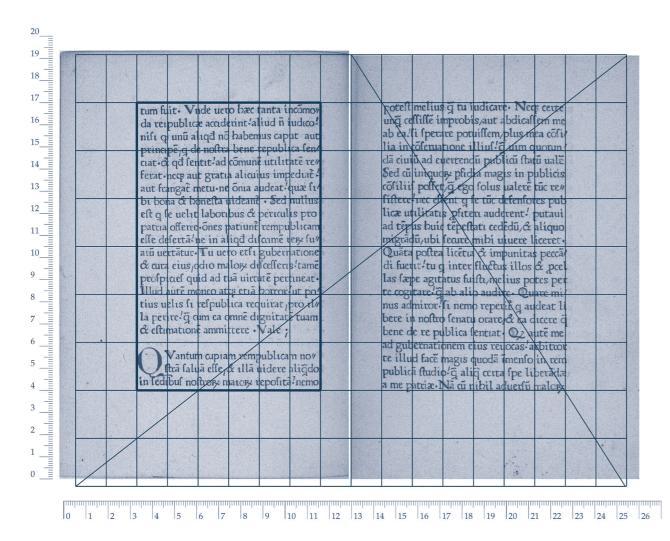


Fig. 4 · Modèle de Rosaviro appliqué aux Lettres de Gasparin (1472). © Bibliothèque nationale de France.



Fig. 5 · Première page de l'Orthographia de Barzizza, 1471. © Bibliothèque nationale de France.

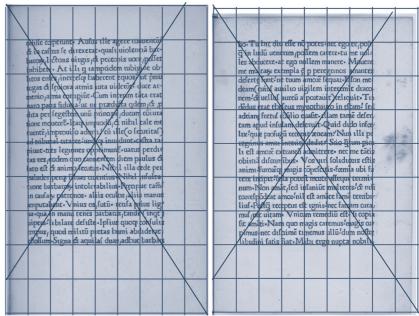


Fig. 6 · Deux autres ouvrages de la Sorbonne : à gauche, *Annaei Flori Epitome*, 1472 ; à droite, *Aeneae Silvii de Duobus amantibu Pie II*, 1472. Noter l'exactitude du modèle de Rosaviro. © Bibliothèque nationale de France.

Le modèle de Rosaviro est préservé, avec toutefois un blanc de pied un peu trop court (mais là encore, un massicotage a pu avoir été fait depuis l'impression) et un grand fond un peu trop grand, et là on peut expliquer ceci par un format de papier légèrement plus grand que le « traditionnel papier Royal » utilisé à la Renaissance. Notons au passage deux avantages du travail sur les originaux en papier : cela permettrait d'étudier le sens des vergeures pour voir si la feuille a été pliée comme un in-quarto régulier tandis que l'étude de leur filigrane a été faite et, selon Jeanne Veyrin-Forrer, indique une provenance champenoise.

Et les autres ouvrages de l'Atelier de la Sorbonne ?

On a déjà dit que les autres ouvrages de la Sorbonne avaient à peu près le même format, le même caractère, etc. Il n'est donc pas surprenant de voir que ce format de Rosaviro s'applique aussi aux autres productions de cet atelier.

Cette même mise en page se retrouve en effet dès le second ouvrage, du même Gasparino Barzizza, Orthographia, paru peu après le 1er janvier 1471 **(Fig. 5)**, avec toujours cette marge supplémentaire à droite. Mais on voit qu'il y a un trait vertical (au niveau du premier 9 du numéro de folio manuscrit) correspondant à la grille. Ce qui semble confirmer l'idée que la feuille aurait dû être massicotée là. On retrouve encore ce modèle avec marge agrandie dans Rhetorica de Fichet, 1471. En revanche on a, dès le Sallustii Opera (1471) puis dans des ouvrages postérieurs (Fig. 6), la maquette exacte de Rosaviro, comme si ces livres avaient été rognés ou comme si ils avaient été imprimés sur des feuilles légèrement plus petites. Il en sera de même pour les autres ouvrages imprimés à la Sorbonne.

Au Soleil d'Or

En 1473, les trois membres de l'équipe, Friburger, Gering et Krantz, quittent la Sorbonne pour s'installer, à leur compte, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Soleil d'Or. L'imprimerie changea

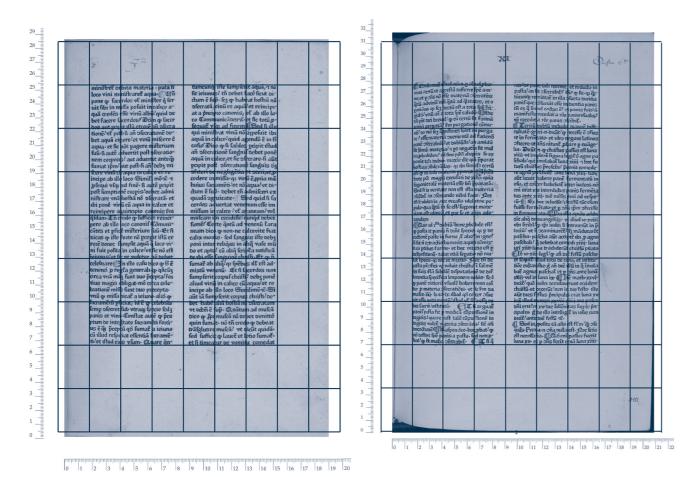


Fig. 7 · Page du premier ouvrage du Soleil d'Or : Manipulus curatorum de Guidonis de Monte Rocherio (1473). © Bibliothèque nationale de France.

Fig. 8 · Second ouvrage du Soleil d'Or : *Commentaire* de Duns Scot sur le quatrième livre des *Sentences* de Pierre Lombard (1473). © Bibliothèque nationale de France.

alors du tout au tout : nouveau matériel (Claudin dit que le matériel d'imprimerie et les caractères utilisés à la Sorbonne devaient appartenir à Fichet), nouveau papier (moins épais), nouveaux caractères (retour aux gothiques plus conformes au goût français de l'époque et à la culture des trois imprimeurs), visées commerciales et donc nouvelle ligne éditoriale... Mais pas de nouvelle mise en page: on revient à la double colonne, sans toutefois abandonner le modèle de Rosaviro. Le premier livre imprimé est *Manipulus* curatorum de Guidonis de Monte Rocherio (1473). La figure 7 montre que si l'on divise le rectangle d'empagement en 6×6 , la rapport hauteur/largeur est toujours de 1,5 et sa grille s'applique à la page avec le rapport 9 × 9 (toujours avec ces approximations dues à des rognages postérieurs). Cette quasi-perfection se retrouve dans l'ouvrage produit aussitôt après (Fig. 8).

Mais ensuite, ce sera de moins en moins souvent! C'est ainsi que le Soleil d'Or publie à trois reprises le même livre, *Præceptorium divinæ legis* de Nider, mais chaque fois avec un format différent (de même pour la fonte). Seule la première édition, en 1474, donne envie de dire que le modèle de Rosaviro est encore utilisé. Ce n'est pas du tout le cas pour les deux autres (Fig. 9).

Pourquoi abandonner ce modèle de Rosaviro pourtant esthétique ? Ce qui est frappant, c'est que les marges semblent être de plus en plus réduites, comme pour gagner du papier. Ce qui pourrait s'expliquer par des soucis d'économie en cette fin de décennie 1470 où l'expansion de l'imprimerie est immédiatement suivie d'une grave « crise de croissance » qui touche la France et l'Italie et qui contraint beaucoup d'imprimeurs à renoncer à leur activité.

Conclusion

Ces exemples montrent que le modèle de Rosaviro a été en France le seul utilisé pendant les quelques années du début de l'imprimerie. Ce qui n'avait pas été signalé. Ils indiquent aussi qu'il est difficile de mesurer, plus de cinq cents ans après, le format des papiers utilisés, les incunables ayant été souvent maltraités pour les besoins de collectionneurs. Ils montrent aussi que si les bibliophiles se contentent d'expressions comme « in-quarto », la mesure d'autres propriétés des livres, comme la taille exacte du format d'empagement, peut être également très caractérisante. En fait, Renouard

avait commencé à les noter dans ses Imprimeurs et libraires parisiens. Hélas, la série alphabétique s'est arrêtée à la lettre B (avec la production d'Antoine Augereau, de Josse Bade, d'André Bocard, etc.). Ce serait intéressant de repérer (tant dans ce « Grand Renouard » que par des mesures sur le web) si, par exemple, certaines éditions, notamment les luxueuses, reprennent ce modèle de Rosaviro. À suivre donc... Enfin, il faut rappeler que le web est une source de plus en plus précieuse pour les études sur les livres anciens. Non seulement grâce aux riches bibliothèques numérisées comme Gallica, mais aussi grâce aux inventaires comme le portail Biblissima.

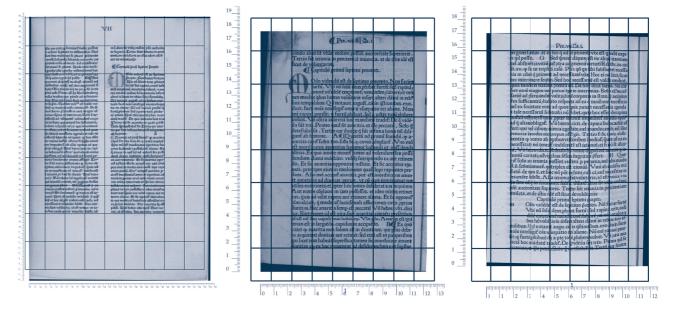


Fig. 9 · Trois éditions, au Soleil d'Or, du même *Præceptorium divinæ legis* de Nider ; de gauche à droite : version de 1474 (in-folio), H/L=1,4 ; version de 1478 (in-quarto) H/L=1,6 ; et version de 1482 (in-quarto), H/L=1,68. © Bibliothèque nationale de France.

Pour en savoir plus

- Anatole Claudin, $Histoire\ de\ l'imprimerie\ en\ France,\ au\ xv^e\ et\ au\ xv_l^e\ siècle,\ 4\ tomes,\ Imprimerie\ nationale,\ 1901.$
- Henri-Jean Martin, Mise en page et mise en texte du livre français La naissance du livre moderne (XIV^e XVII^e siècles), Éditions du cercle de la librairie, 2000.
- · Jan Tschichold, Livre et typographie essais choisis, traduction française de Nicole Casanova, éditions Allia, Paris 1994.
- Jeanne Veyrin-Forrer, « Aux origines de l'imprimerie française. L'Atelier de la Sorbonne », la Lettre et le Texte, coll. École normale supérieure de jeunes filles, n° 34, 1987.
- Adolf Wild, « La typographie de la Bible de Gutenberg », Cahiers Gutenberg, 22, 1995, p. 5-15.